

L'instruction des jeunes filles à l'époque des Croisades

Autor(en): **J.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **15 (1927)**

Heft 260

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-259152>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bles, il faut pourtant se féliciter que deux des leurs les plus écoutés l'aient soutenu par leurs discours. C'est presque un miracle, que d'avoir obtenu cette entente au moment où l'esprit de parti avait toute sa virulence. Nous voudrions en conclure que les progrès féministes, loin d'attiser, comme on s'en épouvante de tous côtés, les haines politiques, aideront les frères ennemis à se réconcilier.

EMMA PORRET.

De-ci, De-là...

Gulliver féministe.

Le féminisme existait-il déjà en Lilliput ou en Brodignac?.. Il faut le croire, puisque M. Abel Hermant vient de publier, en fête d'une de ses étincelantes chroniques du *Figaro*, la réponse assez verte que lui fit Gulliver à la question posée par lui: «est-il souhaitable que nos femmes obtiennent un jour le droit de vote? cette acquisition leur sera-t-elle profitable et le sera-t-elle au pays?»

« Cher monsieur, écrit Gulliver à M. Abel Hermant, si je n'avais reconnu d'abord votre main, et trouvé au bas de la lettre votre signature, j'eusse bien curieusement examiné les timbres de la poste, et tenté de déchiffrer le nom du pays lointain, perdu sans doute dans les ténèbres de la plus sombre Afrique, où l'on dispute encore s'il est décent et utile que les femmes aient le droit de voter. Puis il m'est revenu tout d'un coup que ce pays est la France, notre aimable voisine, dont le climat est tempéré, dont les forêts sont sans mystère, et qui porte le flambeau de la civilisation — sauf dans certains cas, tel que celui, cher monsieur, sur lequel vous me faites l'honneur de me consulter.

« Permettez-moi de vous rappeler qu'il est présentement vingt-quatre royaumes ou républiques de par le monde où le droit de suffrage a été octroyé aux femmes. Lorsque vous vous déciderez à suivre le mouvement, vous aurez bien de la peine à persuader la galerie que vous en avez donné le signal. Ce sera déjà très beau si vous rattrapez le train. J'en doute, et ne puis me défendre de me réciter tout bas une fable de votre La Fontaine, *Le Lièvre et la Tortue*, si je ne me trompe:

Rien ne sert de courir, il faut partir à point. » ...

Et plus d'un électeur bâlois trouverait profit à méditer la suite de la réponse de Gulliver. ...

A recommander aux Sociétés antialcooliques.

Tous ceux qui voyagent connaissent les buffets mobiles qui, lors de l'arrêt des trains, offrent des consommations aux voyageurs, notamment: vin, bière, limonade. Dans beaucoup de gares allemandes, par exemple à Leipzig, Dresde, Hanovre, on voit circuler sur les quais des voitures débitant du lait. La qualité du lait est garantie par les premières laiteries de la place et les voitures elles-mêmes.

gent? Aux bons cœurs de nos cantons romands. C'est tout simple. Songeons un peu que parmi la centaine d'enfants hébergés au cours du dernier exercice, il y avait 27 petits Vaudois, 23 Neuchâtelois, 9 Fribourgeois, 28 Suisses d'autres cantons et 6 étrangers, ce qui constitue pour les cantons romands et le Jura bernois l'obligation morale de prêter assistance à une œuvre si utile.

Des pochettes contenant quatre cartes postales illustrées sont en vente, au prix modique de 1 franc¹. Les cartes représentent des scènes de la vie des mioches du Foyer. Elles représentent aussi pour nous l'occasion d'un petit geste d'entraide, d'une petite contribution financière. Ne nous y refusons pas, nous qui aimons les enfants et avons le cœur gros en songeant qu'il en est de minables et d'abandonnés. Achetons une pochette, des pochettes, beaucoup de pochettes!

Comment se recrute le Foyer-gardien?

Ni crèche, ni pouponnière, il est un asile où envoyer les enfants trop âgés pour séjourner plus longtemps dans ces établissements si utiles aux tout petits.

Des sociétés ou des tuteurs lui confient les rejetons de mauvais parents. Il hospitalise les enfants quand la mère, atteinte de tuberculose, doit être séparée de sa famille, ou quand, affaiblie et surmenée, elle doit faire une cure de repos. Et les gosses débiles qui traînent la patte, vite, on les envoie en vacances sur la belle plage où l'air, l'eau et le soleil les ragaillardiront en multipliant leurs globu-

¹ On peut se procurer ces pochettes au Foyer même, où tous les dons seront reçus avec reconnaissance.

peintes en couleurs claires avec des ornements de nickel, et des verres brillants de propreté, sont irréprochables au point de vue de l'hygiène. En été, le lait est gardé froid dans de la glace; en hiver il est chauffé! Ces débits mobiles de lait jouissent d'une grande faveur parmi les voyageurs désireux de consommer une boisson à la fois saine, nutritive et rafraichissante. N'y aurait-il pas là, avec l'ice-cream, un débouché intéressant pour nos producteurs de lait qui souffrent de mévente?

(H. S. M.)

La Ligue vaudoise contre la tuberculose.

La Ligue vaudoise contre la tuberculose est la seule ligue anti-tuberculeuse suisse qui soit à la fois un organe de propagande, une œuvre d'assistance et de prévoyance pour les tuberculeux et leurs familles, et un consortium d'établissements de prévention et de cure. Elle compte 20.551 membres répartis entre 36 sections; 7 établissements dont trois sanatoriums, trois preventoriums et une colonie pour convalescents. Les dépenses totales ont atteint en 1926 le chiffre record de 573.400 fr. Dans les dix dernières années, cette ligue a dépensé 3.885.000 fr., fournis en majeure partie par la générosité publique.

(H. S. M.)

Deux nouveaux confrères.

Nous venons de recevoir le premier numéro de deux nouvelles publications féminines, auxquelles nous souhâitons, à chacune dans son genre particulier, le plus vif succès.

The Policewoman Review (81, Tothill Street, Westminster, Londres, S. W. 1) est, comme son nom l'indique, consacrée aux problèmes que pose cette forme nouvelle et si utile de l'activité féminine. Rédigée en bonne partie par Commandant Allen, qui n'est plus une inconnue pour nos féministes suisses, et par ses collaboratrices, cette revue va nous apporter les renseignements les plus variés et les plus intéressants sur le travail des femmes agentes de police à travers le monde, sur la lutte contre la traite des femmes, les asiles pour femmes dans les grandes villes, etc., etc. Nul doute que toutes les femmes qui, chez nous, se préoccupent de ces questions, ne tiennent à s'en procurer au moins un numéro spécimen.

L'Information féminine, 9, rue Bertin-Poirée, Paris) est une belle revue, artistiquement illustrée, dans le Comité d'honneur de laquelle figurent la plupart des noms des féministes rencontrées à nos Congrès, et que dirige avec entrain M^{me} Marcelle Kraemer-Bach, avocate à Paris. Instruire les Françaises de leurs droits et les armer pour la défense de leurs intérêts, tel est le programme que, dès son premier numéro, cette vaillante publication remplit déjà: on y trouvera, en effet, nombre d'informations intéressantes sur la jurisprudence concernant les femmes dans divers pays, les droits et devoirs de la femme contribuable, la législation féminine, la femme fonctionnaire, etc., etc. C'est toute une série de renseignements utiles que seront assurés de recevoir chaque mois les lecteurs de cette *Revue*.

les rouges. Achetons des pochettes pour l'amour de tous ces enfants!

Le prix de pension est de 35 à 45 francs par mois, suivant les ressources des parents, des comités, des tuteurs, des autorités communales qui placent des enfants au Foyer. A moins de circonstances exceptionnelles, un enfant ne peut séjourner plus de six ans dans la maison. On est admis à n'importe quel âge au-dessous de six ans pour les garçonnets et de dix pour les fillettes. Tuberculeux ou anormaux ne sont pas reçus, mais bien les petits convalescents sortis des hôpitaux qui reprennent vie, poids et couleurs sous l'aile de tante Sophie, secondée vaillamment par des aides dévouées. Venons tous en aide à cet abri des mioches, facilitons-lui l'agrandissement rêvé qui permettra de recevoir quelques oisillons de plus; achetons, achetons des pochettes!

JEANNE VUILLIOMENET.

L'instruction des jeunes filles à l'époque des Croisades

Au temps des Croisades, l'instruction d'une jeune fille bien née était fort différente de celle qu'elle recevrait de nos jours; mais elle n'était pas nulle, loin de là, et s'étendait à bien des choses dont nous avons à peine l'idée. Elle différait, d'ailleurs, de région à région, de province à province; mais les grandes lignes restaient les mêmes, et si la lecture se trouvait parfois reléguée au second plan, c'est que les livres étaient fort rares, et que nos aïeux pen-

Féminisme International

Toutes ces dernières semaines, cette Société des Nations avant la lettre qu'a été notre mouvement féminin international a tenu, parallèlement aux grandes Conférences d'importance mondiale qui viennent de se succéder, des assises de tout premier intérêt pour nous femmes. La semaine dernière, en effet, c'était le Comité Exécutif de l'Alliance Internationale pour le Suffrage des Femmes, qui était convoqué à Prague; au moment où nous écrivons ces lignes, ce sont, simultanément, la Petite Entente féminine, qui groupe, à Prague également, des déléguées des pays des Balkans, de la Pologne et de la Tchécoslovaquie; la Fédération internationale des Amies de la Jeune Fille, qui célèbre à Neuchâtel son cinquantenaire; et le Congrès International des Lycéums, qui siège à Londres; et la semaine prochaine, ce sera le Conseil International des Femmes, qui réunira à Genève, comme nous le disions plus haut, les membres de ses Commissions permanentes et les présidentes de ses Conseils affiliés... Nous reviendrons plus tard sur les unes ou les autres de ces réunions avec plus de détails; aujourd'hui, il faut nous borner à tracer une rapide esquisse de la première en date, celle de Prague.

* * *

Son cadre, d'abord. Car il est des cités et des paysages dont l'on rêve souvent, attiré vers eux par une inconsciente sympathie, et dont quelques-uns, vus enfin, vous déçoivent, tandis que d'autres, au contraire, correspondent pleinement à l'image que vous vous en étiez formée. Ainsi la vision splendide de Prague, baignant les dômes et les clochers de ses édifices dans un coucher de soleil pourpre, alors que sur la Vlatava, toute bleue et frémissante sous la brise du soir, s'éparpillaient, dans la joie de ce beau dimanche finissant, vapeurs de plaisance et légères barques à rames... Ou bien, ce sont des coins de paysages lestement croqués qui surgissent sous les paupières fermées du souvenir: jeux de lumière délicate sur le fleuve, à ce moment gris et vert, coulant à pleins bords sous les arches massives du vieux pont historique; panorama vaguement embrumé, tout estompé de verdure, et se perdant, au delà de la ligne d'argent de la Vlatava, dans la plaine de Bohême; masse imposante et fière du palais du Hradschin, dont les tours de la cathédrale surgissant en jet allègent les façades un peu lourdes d'un XVII^{me} siècle finissant; nobles architectures, d'inspiration italienne, des vieux palais entourés de jardins fleuris, maintenant propriétés de la jeunes République; place allongée de l'Hôtel de Ville, où le tout moderne monument de Jean Huss dresse d'impressionnantes silhouettes de bronze vis-à-vis

du pavé dallé de pierres blanches à l'endroit où fut décapitée la fleur de la noblesse bohème au début de la guerre de Trente Ans; salles de la Diète, salle de la Défénéstration, salles de réceptions des rois de Bohême élus empereurs du Saint-Empire, et dont chacune évoque tout un passé... Un passé lointain de fastes et de guerres, de sang et de cliquetis d'armures, de luttes passionnées et de touchantes légendes, et que fait encore reculer dans le pittoresque des siècles écoulés le passé plus proche, dont chacun vous parle, et qui s'arrête à 1918, à l'époque où Prague n'était que le chef-lieu somnolent d'une province autrichienne. Et l'on sent maintenant si intensément l'effort accompli par le peuple tchèque pour être lui-même, pour garder son génie propre, sa langue, ses traditions, ses institutions, sa culture artistique; l'on constate de façon si tangible l'essor magnifique de ses industries, de son commerce, de son agriculture, le développement harmonieux et la vie vibrante de sa capitale; l'on réalise si bien, en assistant à telle cérémonie politique comme la réélection du président Masaryk, par exemple, la force et la confiance en soi de cette nation jeune, fière de son autonomie si péniblement acquise, — que l'on s'explique mieux la poussée de sentiments tant soit peu nationalistes qui se fait parfois jour, et qui surprendrait dans des pays dont l'indépendance et la liberté datent, non pas d'années, mais de siècles.

Je n'ai pas besoin d'apprendre aux lecteurs de ce journal que la Tchécoslovaquie est un des nombreux pays, qui, en proclamant leur indépendance, ne crurent pas devoir limiter aux hommes seuls la reconnaissance des droits civiques, mais les étendirent immédiatement et simultanément aux femmes. Et je n'ai pas besoin non plus de leur assurer que, pour être électrices et éligibles, les femmes tchèques n'ont pas perdu leurs qualités féminines, leur amour du foyer... ni leur charme! tous ceux qui connaissent M^{me} Plaminkowa, ancienne conseillère municipale de Prague, et sénatrice depuis les dernières élections législatives, peuvent l'affirmer! Quatorze femmes siègent actuellement au Parlement, soit 10 à la Chambre et 4 au Sénat. A l'exception d'une seule qui représente le parti libéral agrarien, les autres appartiennent aux différentes nuances du parti socialiste: socialiste-tchèque, socialiste-allemand, etc., et une jeune députée communiste, à la figure intelligente, siège à l'extrême gauche de la Chambre. Grâce à M^{me} Plaminkowa, il nous fut donné de rencontrer ces femmes parlementaires, dans une des salles de la Chambre dont les fenêtres découpaient par-dessus le fleuve l'admirable silhouette du Hradschin: et, fait à noter, elles avaient répondu à cette invitation, sans distinction d'opinions politiques, montrant ainsi, comme elles nous le dirent ensuite, que, souvent, elles marchent la main

saient que, dans la mémoire plus que sur le parchemin, la science doit se graver.

Aussi écrivait-on et lisait-on sur des tablettes de cire, où tout s'effaçait facilement, permettant de recommencer le lendemain sans faire de dépense en plume, encre et vélin. Ce que les maîtres demandaient avant tout, c'était d'écouter et de retenir. Et d'abord, quels étaient ces maîtres? Il y avait trois genres distincts d'éducation: les écoles existant dans chaque ville ou village, les monastères cloîtrés où entraient les jeunes filles qu'on destinait à la vie religieuse, et les maîtresses qui s'enfermaient dans les châteaux isolés avec la jeune famille du seigneur et les enfants des vassaux jugés dignes de cet honneur.

Vers douze ans, les damoiselles allaient faire un stage, sous la garde d'une dame; d'un rang supérieur à celui de leur famille, pour y apprendre « le monde », soit qu'elles dussent y entrer par le mariage, soit qu'elles dussent le quitter pour le cloître. On appelait cette période le temps d'épreuve; elle pouvait être comparée au valetage des futurs chevaliers. Mais avant d'aller faire ce noviciat mondain aux noces ou à la prise d'habit, les bachelettes devaient apprendre bien des choses, et les chroniqueurs du temps font un grand éloge de leur gai savoir et de leur vraie science.

Le gai savoir — nous dirions de nos jours les talents d'agrément — comprenait le chant et la poésie: car il était de bon ton d'improviser ce qu'on chantait; on avait d'ailleurs l'assonance plus facile que la rime actuelle, et les bribes des grandes épopées apprises par cœur aidaient parfois aussi à l'improvisation. Le gai savoir, c'était encore la viole, le psaltérion, la harpe, l'art d'enluminer les missels, les secrets du jeu d'échecs, la vénerie, la danse, etc.

La science proprement dite était l'art d'écrire et de lire en fran-

çais et en latin. L'étude des langues étrangères était plus rare, et on cite comme une merveille la savante Mirabel, qui parlait « quatorze latins », parmi lesquels on trouve le bourguignon, à côté de l'arménien et du « sarrasin ». Cette dernière langue ne paraît pas extraordinaire lorsqu'on se reporte à l'époque où les Sarrasins faisaient trembler la vieille Europe; elle était beaucoup plus utile aux chevaliers partant pour la croisade que les parlars européens. On avait d'ailleurs décrété que ces derniers étaient inutiles, puisque la langue française était connue de tout chevalier qui se respectait. C'est une chose peu connue que cette universalité de la langue française au XII^{me} siècle.

Avec le latin et le français, on enseignait l'arithmétique, l'astronomie — une astronomie qui ressemblait beaucoup à de l'astrologie, — et trois sciences qui ne sont plus dans nos programmes: la chirurgie, la médecine et la pharmacie... Les châteaux étaient fort éloignés de tout secours, les sièges longs et périlleux, les épidémies fréquentes; il était de toute nécessité de savoir remettre un membre brisé, de conjurer un empoisonnement, de connaître les simples et préparer les remèdes. Pour ce qui est de monter à cheval et de danser, on le savait sans même que cela fût imposé.

L'instruction comprise ainsi était celle de la moyenne; mais le moyen-âge abondait en érudites, soit enfermées dans des cloîtres, comme sainte Hildegarde ou Herrede de Lansberg, soit initiées par de savants chapelains aux neuf cycles de la philosophie. Celles-là connaissaient à fond l'histoire et la géographie, que les autres n'avaient fait qu'entrevoir en passant dans les épopées, légendes et récits où se jouaient les plus bizarres anachronismes... J. D.